

**« Encore un effort si vous voulez être pragmatiques »**

**Enjeux d'un éventuel tournant théorique d'après Marielle Macé et Yves Citton**

Justine Huppe  
UR Traverses  
Université de Liège

**INTRODUCTION**

Dans le cadre de cette intervention, je voudrais questionner le caractère « pragmatique » de certaines approches développées par la théorie littéraire contemporaine. Plus exactement, je voudrais partir d'une analyse des travaux de Marielle Macé et d'Yves Citton, pour regarder dans quelle mesure leur démarche relève du pragmatisme, et profiter de cette comparaison pour éclairer en retour les enjeux et les problèmes, à la fois théoriques, esthétiques et politiques, que pose la tradition pragmatique aux études littéraires.

Ce faisant, je discuterai notamment le travail élaboré par Jean-François Hamel dans l'article « Émanciper la lecture. Formes de vie et gestes critiques d'après Marielle Macé et Yves Citton » (2015), article que vous avez lu en prévision de cette séance. Il me semble en effet que la comparaison qu'établit Hamel mérite à la fois d'être problématisée, étoffée et prolongée, en questionnant ce qu'il nomme un « tournant pragmatiste des études littéraires », en relevant les implicites de sa critique, mais aussi en lui proposant d'autres objets – puisque son article, publié en 2015, ne prenait pas en compte deux publications ultérieures par lesquelles Yves Citton et Marielle Macé se sont tous deux déplacés sur un terrain plus politique.

En effet, trois ans après son *Lire, interpréter, actualiser* (2007) qui défendait les intérêts et vertus de l'interprétation littéraire, Yves Citton écrit *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche* (2010) qui appelle les forces politiques (de gauche) à mobiliser l'art du récit et de la fiction pour s'opposer à un imaginaire capitaliste mutilant et pour apprendre à forger des alternatives possibles. Marielle Macé opère, me semble-t-il, un mouvement semblable : en

2011 elle écrit *Façons de lire, manières d'être* qui revient sur le rapport qu'entretiennent un certain nombre d'écrivains (au premier rang desquels : Proust, Barthes et Sartre) à la lecture, tandis que cinq ans plus tard, son ouvrage *Styles. Critique de nos formes de vie* (2016) reprend en partie l'outillage théorique précédemment développé pour l'appliquer aux manières dont les vies cohabitent, se dissocient et se redistribuent au sein de collectivités.

Ainsi mon intervention commencera par questionner les définitions du pragmatisme en études littéraire, en montrant que l'essor de cette approche théorique est avant tout un phénomène complexe, lié à la conjonction de facteurs et de traditions intellectuelles distincts. Dans un second temps, j'interrogerai, toujours à partir des travaux de Marielle Macé et d'Yves Citton, les présupposés et conséquences à la fois esthétiques et politiques de ces approches qualifiées de *pragmatiques*.

## PREMIÈRE PARTIE. TOURNANT ET RÉCEPTION DIFFRACTÉE DU/DES PRAGMATISME(S)

### 1. Définition minimale

Pour rappel, l'économie du texte de Jean-François Hamel se décompose autour de deux mouvements : il reconnaît, d'une part, que les théories de la lecture développées par Macé et Citton participent d'une orientation pragmatique, mais il regrette, d'autre part, le caractère inabouti de cette sensibilité – chacun finissant, selon lui, par sacraliser à nouveau le domaine littéraire : Macé en s'intéressant à des lecteurs experts et en faisant de la lecture une activité privée ; Citton en rappelant que la sphère littéraire tire sa force subversive de sa distance avec le monde de la production et des besoins.

Ainsi, éclaircir le sens du terme *pragmatisme* me semble nécessaire pour mieux comprendre les ressorts de cette critique. A minima, on peut considérer que le cœur d'une approche pragmatique est d'apprécier les choses non à partir de leur *sens* mais de leurs *effets*, comme le préconisait déjà Peirce (1879). Appliquée au domaine de l'art, cette maxime implique de considérer les objets et pratiques artistiques à partir de leur fonctionnement et de leurs interactions avec un environnement d'habitudes, de croyances et de pratiques ordinaires. Cette approche pragmatique s'oppose donc presque terme à terme à une doxa romantique<sup>1</sup> qui souligne la supériorité de la littérature sur la vie ordinaire d'un point de vue langagier, épistémologique voire métaphysique (Schaeffer, 1992).

Par conséquent, pourrait être qualifiée de « pragmatique » toute approche intéressée aux liens entre la littérature et ses usages. Mais en fonction des traditions convoquées et des nœuds où l'on situe ces usages, différentes approches sont envisageables, qui dessinent autant de pragmatismes possibles – ce que la critique de Jean-François Hamel tend à occulter. C'est à ces ambiguïtés que je voudrais maintenant m'affronter, en tentant de mettre en triangulation les travaux de Marielle Macé et d'Yves Citton avec la critique que Jean-François Hamel leur destine.

### 2. Généalogie(s) d'un « tournant »

Dans son article, Jean-François Hamel commence par évoquer ce qu'il nomme un « tournant pragmatiste » dans la théorie littéraire de langue française depuis le début des années 2000.

---

<sup>1</sup> Sur cette doxa, voir Florent Coste et Thomas Mondémé (2008 : 49-53).

Sur ce point, on ne peut qu'acquiescer. Effectivement, on ne compte plus le nombre de publications récentes qui déclinent ce qui semble presque être devenu un lieu commun : l'art, et en particulier la littérature, aurait des effets, des pouvoirs, des capacités à orienter nos regards et à diriger nos conduites. Ainsi aux travaux d'Yves Citton et de Marielle Macé, il faudrait ajouter une multitude de titres qui font tour à tour du roman une ressource de subjectivation (Jenny, 2000), de décentrement perceptif, d'affinement de nos jugements moraux (Bouveresse, 2008), voire carrément de transformation du monde (Jenvrey, 2011) ou de thérapie (Detambel, 2015). C'est à cette fascination contemporaine pour les pouvoirs du littéraire que Françoise Lavocat tente d'ailleurs de répondre dans son ouvrage *Fait et fiction* (2016), où elle prend le contre-pied de cette tendance à rendre poreuse la distinction entre la poétique et la praxis. Contre ce qu'elle considère comme les dérives d'un pragmatisme exacerbé, elle rappelle au contraire que la fonction première de la littérature n'est « ni de susciter un engagement ni d'appeler à l'action » (2016 : 53), mais d'opérer un décrochage de l'expérience dont les finalités sont extrêmement difficiles à cerner.

Sans m'appesantir plus longuement sur le propos de Lavocat, il me semble néanmoins important de souligner qu'elle rattache, comme le fait Jean-François Hamel, cette tendance des études littéraires à une tradition dite pragmatique. Mais là où Jean-François Hamel voit dans ce tournant une réception du pragmatisme américain – avec des auteurs tels que John Dewey, Charles Sanders Peirce, Richard Rorty<sup>2</sup> ou Stanley Fish –, Lavocat lui donne quant à elle des origines beaucoup plus diffuses. Pour elle, s'il existe un « tournant pragmatique des études littéraire », il émerge d'une multitude de facteurs conjoints, liés à la manière de définir la littérarité, à l'influence encore prégnante de la pensée de Paul Ricœur<sup>3</sup>, ou encore à l'apport des sciences cognitives qui ont, depuis les années quatre-vingt-dix, mis en évidence l'activité et les processus de connaissance à l'œuvre dans la lecture. Dans le cadre de ma thèse, je voudrais un peu étoffer ce panorama<sup>4</sup>, en évitant le monisme de Jean-François Hamel, qui rabat toute une sensibilité contemporaine sur une seule tradition ; tout en questionnant, plus positivement que ne le fait Lavocat, ce que cette attention aux pouvoirs du littéraire permet de

---

<sup>2</sup> Ici peut-être faudrait-il insérer davantage de nuances, en montrant comment s'observe, notamment chez Rorty, une approche radicalement relativiste qui l'apparente peut-être davantage au postmodernisme qu'au pragmatisme-même. Voir Pascal Engel et Richard Rorty (2005).

<sup>3</sup> Alexandre Gefen (2013) parle d'un « tournant éthique » de la théorie littéraire contemporaine depuis le début des années 2000, tournant qui marque un regain d'intérêt pour les travaux de Paul Ricœur, et en particulier pour son concept d'identité narrative.

<sup>4</sup> J'y ajouterais d'emblée l'influence de la thèse ranciérienne du « partage du sensible » et le paradigme artistique de l'installation, qui me semble avoir un effet considérable sur la manière dont les écrivains contemporains pensent l'efficacité de leur intervention.

penser.

Je voudrais donc m'intéresser aux auteurs et traditions sur lesquelles s'appuient Yves Citton et Marielle Macé, non seulement pour en souligner l'ampleur, mais aussi pour interroger comment ces références étaient et complexifient leur pragmatisme.

Dans *Lire, interpréter, actualiser*, Yves Citton défend les fondements de ce qu'il nomme une « lecture actualisante », c'est-à-dire un paradigme d'interprétation des textes littéraires qui fait droit à l'usage que peut faire un lecteur d'un texte pour éclairer la situation dans laquelle il vit. Il ne s'agit pas de projeter ses fantasmes sur l'œuvre, mais d'assumer qu'un texte ancien peut nous aider à identifier et à penser des problèmes contemporains. Pour Citton, il s'agit même de la condition de possibilité pour qu'un texte continue à exister (2007 : 31) : si l'on lit toujours *Le Discours de la servitude volontaire* de La Boétie, c'est parce qu'il nous parle aussi de notre société mass-médiatisée et spectacularisée ; si *Jacques le fataliste*, de Diderot, nous concerne, c'est aussi parce qu'il met en scène des mécanismes de pouvoir et d'emprise qui sont particulièrement efficaces dans un monde gouverné par le *storytelling* .

Ainsi, Citton considère que le sens des textes n'est jamais indépendant de leurs usages, et il ne cesse de travailler à décloisonner les champs de l'art et de la vie, de la littérature et du monde (2007 : 35) – quitte à s'engager dans des bricolages théoriques un peu déroutants, où dialoguent par exemple le schéma actanciel de Greimas et une métaphysique spinoziste des affects.

Assez naturellement, sa démarche puise donc en partie aux sources du pragmatisme américain : c'est en s'appuyant sur la pensée de Richard Rorty et de Stanley Fish qu'il fait valoir qu'un texte n'existe jamais en soi, qu'il est avant tout le fruit d'une sélection et un espace d'entre-impression. Néanmoins, il est dommage d'inféoder, comme le fait Jean-François Hamel, la lecture actualisante, promue par Citton, à la seule tradition du pragmatisme nord-américain<sup>5</sup>. Deux nuances me semblent devoir être apportées.

D'abord, Citton revendique aussi l'héritage d'autres auteurs pour nourrir une pensée intéressée à l'usage des textes. C'est, d'abord, l'herméneutique de Gadamer, d'Iser ou encore de Ricœur, qui permet de penser un processus de sens qui fait retour au monde par la pratique interprétative du lecteur (l'« application » chez Gadamer, la « refiguration » chez Ricœur). C'est aussi, la pensée de Roland Barthes qui, dans *Sur Racine* (1965), affirme le caractère fondamentalement ouvert des textes littéraires auquel doit répondre le travail critique. C'est, enfin, la notion de « partage du sensible » développée par Jacques Rancière (2000), qui

---

<sup>5</sup> À l'appui de cette idée, on pourrait aussi rappeler que Pierre Bayard promeut des pratiques d'interprétation assez proches de celles d'Yves Citton, sans se réclamer d'aucune manière de la tradition pragmatiste.

accrédite l'idée selon laquelle la représentation littéraire peut réagencer nos manières de concevoir le fonctionnement du collectif. Dans *Lire, interpréter, actualiser*, une multitude d'auteurs et de traditions sont donc convoquées pour étayer les fondements de la lecture actualisante, multitude qui nous renseigne aussi sur l'incapacité du pragmatisme à répondre aux propositions que veut développer Citton.

En effet, et ce sera ma deuxième nuance, il faut souligner les hésitations de Citton lorsqu'il mobilise la pensée pragmatiste. Quand il publie *Lire, interpréter, actualiser* en 2007, il l'adresse en partie à Nicolas Sarkozy, qui, outre sa fameuse sortie sur la *Princesse de Clèves*, avait également déclaré :

Vous avez le droit de faire de la littérature ancienne, mais le contribuable n'a pas forcément à payer vos études de littérature ancienne si au bout il y a 1000 étudiants pour deux places. Les universités auront davantage d'argent pour créer des filières dans l'informatique, dans les mathématiques, dans les sciences économiques. Le plaisir de la connaissance est formidable mais l'État doit se préoccuper d'abord de la réussite professionnelle des jeunes <sup>6</sup>.

À rebours de cette déclaration, Yves Citton développe, de manière jubilatoire voire parfois provocante, les raisons pour lesquelles les études littéraires méritent d'être financées. Et il leur reconnaît d'exorbitants pouvoirs : les études littéraires aiguisent nos capacités critiques contre la montée en puissance des fondamentalismes, elles affûtent nos aptitudes à trier et à comprendre l'information à l'ère de l'économie de l'attention, elles sollicitent notre adaptabilité dans un monde qui la requiert de plus en plus, etc. Mais pour que les lectures de textes produisent de tels effets « positifs » – émancipants ou « encapacitants », pour reprendre un terme cher à Yves Citton –, il faut que des communautés les sélectionnent, s'en saisissent et les élèvent, d'une manière ou d'une autre, au rang de source de vérité. Or, sur ce point, Citton peine à trouver appui dans le fameux relativisme<sup>7</sup> du pragmatisme nord-américain. Après avoir défendu qu'il n'y a ni sens ni texte constitué, Citton réinjecte des logiques dans des pratiques que le pragmatisme laisserait à leur radicale ambivalence. Pour éviter d'affirmer

---

<sup>6</sup> Entretien publié dans le quotidien gratuit *20 minutes* du 16 avril 2007.

<sup>7</sup> Dans la préface qu'il donne au texte de Citton, François Cusset écrit : « [...] contre la périlleuse neutralité axiologique du pragmatisme nord-américain, qui peut faire produire aux textes et aux lectures de tous autres effets que l'autonomie ou l'émancipation, mais aussi contre un certain idéalisme du travail immatériel (sinon un mysticisme du réseau) propre au nouveau spinozisme des "multitudes", il s'agit de réintroduire au cœur de l'interprétation un "travail militant", au sens de Badiou, et dans le phénomène lui-même de la lecture une logique de *vérités* – fussent-elles celles, imprévisibles, d'un "événement" et des "fidélités" qu'il inaugure » (2007 : 21-22). Il me semble parfaitement décrire le geste de Citton, si ce n'est qu'à la « neutralité axiologique » qu'il reconnaît au pragmatisme, je préférerais le terme de « relativisme », qui n'a rien de neutre et engage toujours une vision du monde et des valeurs.

que la constitution d'œuvre et de communautés interprétatives soit le pur fruit de conventions hasardeuses, Citton finit par convoquer, dans un geste de trahison totale mais assumée à l'égard du pragmatisme, l'ontologie d'Alain Badiou. Des concepts comme ceux d'« événement » ou de « fidélité » lui servent ainsi à affirmer que s'il n'y a pas une vérité inhérente au texte, il y a néanmoins un processus de vérité à l'œuvre dans le travail interprétatif. Plus qu'un simple bricolage théorique, j'y vois un geste fort, sinon un aveu : celui de la difficulté à penser le caractère émancipant de littérature en s'appuyant seulement sur les usages plus ou moins normés qu'on en fait, et sans pouvoir prétendre qu'il existe des manières de lire plus justes que d'autres<sup>8</sup>.

Chez Marielle Macé, les choses fonctionnent un peu différemment. Son texte, *Façons de lire, manières d'être* (2011) accompagne des écrivains dans leur manière de commenter et faire usage de leurs lectures : lisant André Breton, Julien Gracq cheville ses manières de sentir à ce style qui l'aimante ; rédigeant ses *Carnets de la drôle de guerre*, Sartre témoigne des ressources d'existence que lui offrent ses lectures ; fantasmant la possibilité de vivre « une vie en forme de phrase », Barthes légitime les approches presque « bovarystes » des œuvres.

Au centre de la démarche de Macé, l'idée, constamment réaffirmée qu'« il n'y a pas d'un côté la littérature et de l'autre la vie », mais que la lecture fait partie d'un ensemble de conduites quotidiennes par lesquelles « nous donnons une forme, une saveur et même un style à notre existence ».

Si cette articulation entre la littérature et la vie l'amène quelques fois à renvoyer à des auteurs pragmatistes (Rorty et Fish – à nouveau), c'est davantage sous l'égide de Paul Ricœur que Marielle Macé situe son propos. Toute son entreprise théorique autour de la notion de « style » est d'abord une manière de prolonger et critiquer les thèses de Ricœur sur l'identité narrative : comme lui, Marielle Macé considère que la littérature offre des formes disponibles pour la constitution de nos subjectivités ; mais à la différence de lui, elle affirme que ces formes ne sont pas nécessairement narratives. Tout sujet ne trouve pas dans la littérature le modèle d'une vie unifiée, synthétisée et orientée à la manière d'un récit<sup>9</sup> ; au contraire,

---

<sup>8</sup> De manière surprenante, Marielle Macé convoque aussi Alain Badiou pour affirmer que l'interprétation n'est pas seulement un usage, mais un usage toujours partiellement guidé : « Badiou répliquerait sans doute à Rancière, comme il le fait en d'autres occasions, qu'il n'y a pas seulement des corps et des langages, entre-disponibles, il y a aussi « des vérités » ; des vérités, ou en l'occurrence un invincible du dire, qui requièrent une pratique de fidélité, la « décision de se rapporter désormais à la situation du point de vue du supplément événementiel », une tâche interprétative accomplie par un sujet fidèle qui sait bien, comme disait Barthes avec Valéry, que « la forme coûte cher » (2011, Ebook, « Triomphe de l'usage ? », 13-14/21).

<sup>9</sup> Ici, je simplifie volontairement Ricœur. En réalité, les choses sont plus complexes que cela. Pour lui, la littérature offre avant tout au lecteur des manières d'organiser le temps vécu, et donc de se penser au fil des expériences qui le changent et l'affectent toujours. Ceci dit, cette notion d'« identité narrative », initialement développée dans *Temps et récit* pour résoudre l'énigme du temps vécu prendra effectivement une valeur éthique

d'autres y puisent différentes manières d'être, différents « styles d'existence », plus touchés par l'épisode, l'emportement, la rupture ou encore le rythme du texte.

De manière éclairante, lorsque Macé utilise donc le terme *pragmatique*<sup>10</sup>, c'est toujours pour qualifier une démarche intéressée à la force des modèles que propose la littérature à nos actions, mais dans une tradition qui fait davantage place à Paul Ricœur, Roland Barthes et Jean Paulhan qu'à des auteurs proprement pragmatistes.

Au sortir de ce premier moment de ma réflexion, j'aimerais suggérer ceci : au lieu de considérer le regain d'intérêt pour les pouvoirs de la littérature comme une influence parfois souterraine voire impensée du pragmatisme américain<sup>11</sup>, il me semble plus judicieux d'y voir un phénomène complexe qui puise à des sources diverses et se ravive en fonction de facteurs distincts. Aussi prendrai-je l'exemple des Éditions Questions théoriques. Depuis 2009, ces éditions font un véritable travail de réception du pragmatisme américain, en élaborant une véritable boîte à outils poétiques à partir des pensées de John Dewey ou encore de Nelson Goodman. Pourtant, même là où l'influence de ces auteurs est la plus sensible, elle semble aussi insuffisante, ou en tout cas incapable de soutenir le projet politique et esthétique des Éditions Questions théoriques : il n'est pas anodin que pour penser l'efficacité critique des dispositifs, Christophe Hanna recourt à la notion, empruntée au militant anarchiste Émile Pouget, d'« action directe ».

À l'image d'un (énième) « tournant » théorique, je préférerais donc celle d'un subtil nouage par lequel la critique contemporaine travaille et réoriente ses héritages. Ces jeux de branchement permettent à la fois de souligner l'inventivité critique contemporaine, mais aussi d'évaluer ce qui se joue, c'est-à-dire ce qui se gagne et ce qui se perd, ce qui se consolide et ce qui se bricole dans chaque affiliation théorique.

---

dans les sections 5 et 6 de *Soi-même comme un autre* (1990). Dans ce texte, Ricœur défend qu'en mettant en intrigue son vécu, le sujet opère toujours une évaluation éthique de sa vie : il se voit comme une entité définie par ses actions, et s'envisage donc comme un acteur responsable.

<sup>10</sup> En réalité, je passe sous silence une triple distinction que l'on pourrait opérer entre les adjectifs *pragmatique* (« qui se soucie de l'action, des effets et usages »), *pragmatiste* (« relatif à la tradition philosophique du pragmatisme américain ») et *pragmaticien* (« relatif à une approche linguistique intéressée aux emplois en contexte »). Ces trois termes partagent certains traits sémantiques, et il me semble intéressant de conserver l'ambivalence du terme « pragmatique », qui, dans les usages, confond souvent les sens 1 et 2.

<sup>11</sup> L'influence du pragmatisme américain sur la théorie littéraire francophone est indéniable en ce qui concerne les Éditions Questions théoriques, qui accueillent des contributeurs tels que Jean-Pierre Cometti, Richard Schusterman ou encore Christophe Hanna (fondateur), fins connaisseurs notamment de la pensée de John Dewey ou encore de Nelson Goodman. L'un des derniers ouvrages parus aux Éditions Questions théoriques fait encore droit à cet héritage : dirigé par Cometti et Matteucci, il s'intitule : *Après L'Art comme expérience. Esthétique et politique aujourd'hui à la lumière de John Dewey* (2017).



## DEUXIÈME PARTIE. ENJEUX ESTHÉTIQUES ET POLITIQUES

Je voudrais à présent m'avancer à distinguer trois pôles, ou plus exactement trois oppositions conceptuelles, qui me semblent être au cœur des travaux de Marielle Macé et d'Yves Citton, et, peut-être, de toute approche pragmatique du littéraire. Ces trois dichotomies, que je nommerai « le singulier et le collectif », « le sacré et le profane », « l'exceptionnel et l'ordinaire », je les passerai en revue afin d'isoler les enjeux esthétiques et politiques qui en découlent. L'articulation de l'art à la vie ordinaire, voulue par le pragmatisme, me paraît en effet lourde de conséquences, suivant la manière dont on l'agence.

### 1. Singulier/Collectif

Le reproche principal qu'adresse Jean-François Hamel à Marielle Macé concerne son incapacité à envisager la lecture comme une activité d'emblée liée au collectif. Effectivement, chez Macé, le lecteur est d'abord un individu qui trouve dans la réclusion de la lecture silencieuse des ressources de subjectivation et de socialité futures. Il est avant tout une « force de soustraction » qui se distancie du monde non pour le perdre totalement de vue, mais pour « essayer avec lui des liens et des postures, densifier une situation cognitive et se redresser dans une image ».

À sa décharge, il faut souligner que Marielle Macé s'intéresse aux pratiques d'un certain nombre de lecteurs à une époque où l'intimisation du rapport aux livres était pleinement accomplie (lecture silencieuse, domination du genre romanesque). La difficulté avec laquelle Marielle Macé articule le singulier et le collectif doit être soulignée, mais je pense qu'il faut aussi rappeler qu'elle est liée aux objets qui l'intéressent, c'est-à-dire des romans avec lesquels Proust, Barthes ou encore Sartre ont entretenu un rapport de proximité évident. Rappeler, comme le fait Jean-François Hamel, que l'histoire, le collectif et les normes agissent en amont de toute lecture individuelle me paraît tout à fait salutaire, à condition que cette reconnaissance ne se fasse pas au détriment d'une autre : celle qui constate que pendant des siècles, et encore bien souvent aujourd'hui, la lecture a peut-être tiré son attrait et son efficacité de la solitude, *même illusoire*, dans laquelle elle nous plonge<sup>12</sup>.

Par ailleurs, assumant que la lecture est d'abord un double mouvement d'individuation – individuation de l'œuvre qui advient par la lecture ; individuation du sujet qui la reçoit –

---

<sup>12</sup> Peut-être est-il plus évident de penser radicalement le caractère collectif des œuvres lorsque l'on s'intéresse, comme le fait par exemple Christophe Hanna, à des performances, dispositifs et autres modalités de littérature « exposée » – pour reprendre le mot de Lionel Ruffel et d'Olivia Rosenthal (2010).

Marielle Macé ne renonce pas à la dimension sociale<sup>13</sup> de ce processus. C'est même très explicitement qu'elle tente d'accommoder le singulier et le collectif, en considérant moins la lecture comme une confrontation entre un sujet et un objet, mais comme un espace d'échange et de circulation de formes généralisables, réappropriables et partageables. Tout le travail qu'elle fera par la suite dans son livre *Styles. Critique de nos formes de vie* cherche d'ailleurs à politiser les formes, à montrer qu'avant d'être des mécanismes de distinction, les modes de vie sont aussi des idées qui circulent et se façonnent mutuellement.

Reste qu'au fondement de sa vision de la lecture, le collectif n'intervient que dans un second temps : des auteurs mettent en circulation des textes qui sont autant de ressources dont se saisissent ou non des lecteurs singuliers. Chez Macé la littérature est avant tout une réserve, un stock voire un « trésor » de *modèles*, et c'est par cette seule puissance de modélisation qu'elle peut éventuellement façonner le collectif – de manière tout à fait aléatoire puisque chacun peut ou non se soustraire aux appels et dictées des textes.

Ces ambiguïtés se retrouvent, me semble-t-il, dans la dimension plus politique qu'elle a ensuite donnée à son travail. On retrouve, dans *Styles. Critique de nos formes de vie*, ce même mécanisme à double détente : Marielle Macé valorise les artistes, écrivains, cinéastes et autres documentaristes qui se rendent attentifs aux formes de vie qui émergent, luttent et s'essaient quotidiennement, mais leur seule responsabilité est de « qualifier » ou de « faire comparaître »<sup>14</sup> ces formes, que d'autres – militants, dirigeants, législateurs – pourront ainsi prendre en charge. À nouveau, la littérature entretient donc un rapport à l'action, mais un rapport secondaire et, somme toute, bien fragile<sup>15</sup>.

---

<sup>13</sup> C'est peut-être en ces termes qu'il faudrait qualifier l'approche de Macé, plus intéressée à la dimension « sociale » du littéraire qu'à sa dimension véritablement collective.

<sup>14</sup> Ce vocabulaire rappelle celui du « parlement » prôné par Rosanvallon dans son projet « Raconter la vie » (devenu, depuis peu, « Raconter le travail »). On ne s'étonnera donc pas que Macé comme Rosanvallon affichent des références communes (ex : *L'Invention du quotidien* de Michel de Certeau, la sociologie de l'Ecole de Chicago), sont fascinés par les mêmes objets (les romans précurseurs d'une analyse du social, le reportage *Louons maintenant les grands hommes* (1941) de Walker Evans et James Agee) et usent d'un vocabulaire similaire (« grain de la vie », « vies ordinaires », etc.).

<sup>15</sup> Bien qu'il dise souscrire aux conclusions de Marielle Macé dans *Styles*, Florent Coste en fait une critique assez subtile, me semble-t-il. Comme Macé, il valorise l'enquête : « Il faut enquêter sur l'état présent, dresser des diagnostics, documenter comment les vies se font et se défont, produire des cartes heuristiques, repérer, expliciter, qualifier les formes de vie restées inaperçues. Et pour cela, fouiller dans tous nos jeux de langage, dans toutes nos littératures, à travers tous nos médias, ce qui les occulte et ce qui pourrait les montrer » (2017 : 211). Mais il reconnaît la nécessité d'une seconde étape critique, qu'on peinera à trouver chez Macé : introduire du jeu dans les normes, diagnostiquer les forces en présence, reconquérir des problèmes, inventer... pour refaire de la littérature une « contre-culture ». *In fine*, c'est toute l'éthique de Macé qu'il paraît déconstruire : « Il ne me semble pas suffisant de cultiver une attitude attentionnée, soigneuse et précautionneuse devant la fragilité des formes, devant la délicatesse des styles, devant la vulnérabilité et l'infinie valeur de ce que le tout-venant considère à tort comme une quantité négligeable ou comme une denrée consommable. Adopter une telle posture de protection, si estimable qu'elle paraisse, c'est non seulement aménager les conditions de futures frustrations, mais c'est encore reconduire des séparatismes qui finissent par faire de la vie esthétique une vie inoffensive »

Chez Yves Citton, le rapport au collectif se joue à un double niveau. Le premier de ces niveaux est celui du caractère normé et nécessairement collectif de toute interprétation. Dans les salles de classe de lettres<sup>16</sup> comme dans le métro où nous lisons le journal, nous ne lisons jamais seuls, mais orienté par les sensibilités des communautés interprétatives dans lesquelles nous baignons. Ainsi, s'il y a une politisation possible du littéraire, elle passe d'abord, chez Citton, par une capacité partagée à *bien lire* (2007 : 379) qui ne peut s'affiner que collectivement (2007 : 380). On peinera pourtant à trouver, chez lui, une réflexion sur les rapports de force entre les communautés interprétatives auxquelles nous appartenons de manière conjointe (communautés culturelles, professionnelles, linguistiques, idéologiques). Ici, comme d'ailleurs dans *Mythocratie* (2010), Citton fait preuve d'un optimisme qui me paraît démesuré, tout prêt à croire en la capacité d'auto-constitution et d'auto-affection de ce qu'il nomme des « publics ».

Chez Citton, le second niveau où la littérature affecte le collectif est celui de l'imaginaire social, c'est-à-dire de la syntaxe qui organise et délimite la représentation du collectif. En s'appuyant notamment sur Rancière, Citton pense que l'expérience littéraire peut sinon modifier cette représentation, du moins permettre d'envisager sa contingence. Avant d'être de quelconques forces de transformation du social, les pratiques littéraires – écriture, lecture, interprétation – sont d'abord pour lui des espaces de dégagement institutionnel qui permettent l'imagination d'autres ordres et d'autres possibilités (2007 : 216-218).

À ce niveau que j'ai qualifié un peu rapidement d'imaginaire, on est assez proche de l'espace de partage des formes dont nous parle Marielle Macé. Mais chacun d'eux y promeut une responsabilité différente de la littérature : si Marielle Macé insiste beaucoup sur le savoir et la représentation mis à disposition par les romans, Yves Citton s'intéresse davantage à leur force de « défiguration » ou de « contre-narration ». Pour lui, l'art doit moins faire advenir à la conscience collective des formes de vie trop peu reconnues ou invisibilisées, que défaire la scénographie du monde qui nous est imposée.

Soucieuses des processus et des actions initiés par le rapport au texte, les théories de la lecture d'inspiration pragmatique d'Yves Citton et de Marielle Macé s'ouvrent donc, assez naturellement, à des considérations éthiques et politiques. Pourtant ancrées dans une perspective et des références partiellement communes, ces considérations divergent nettement : à Macé, l'impératif d'une représentation attentive ; à Citton, celui d'une déconstruction inventive.

---

(2017 : 224).

<sup>16</sup> Difficulté qui le rattrape malgré tout, je l'ai déjà dit, lorsqu'il finit par renvoyer à l'ontologie d'Alain Badiou.

## 2. Sacré/Profane

J'en viens à ma deuxième opposition, que j'ai appelé « le sacré et le profane ». Il s'agit pour moi ici de rejoindre la distinction que fait Giorgio Agamben (1997): pour lui, le domaine du sacré a été enlevé à la sphère des pratiques ordinaires et élevé au-dessus d'elle, raison pour laquelle le geste de profanation est moins un sacrilège qu'une restitution à l'usage commun<sup>17</sup>. Ce couple « sacré/profane » me semble être au centre du propos de Jean-François Hamel : ce qu'il reproche à Macé et Citton, c'est de reconduire l'image d'une littérature « sacrée », « exceptionnelle » et essentielle, en occultant partiellement les processus « profanes » par lesquelles son existence et son efficacité sont constamment remises en jeu. Sa critique touche en réalité à trois niveaux de sacralisation, que je voudrais distinguer: le niveau où la littérature se définit (littérarité), celui où elle agit (efficacité) et celui où elle interagit avec d'autres champs (interdisciplinarité).

### Littérarité

À ce premier niveau, celui de la littérarité, Hamel regrette que les travaux de Macé et de Citton ne s'intéressent qu'à un corpus de textes classiques, hautement légitimes, dont la valeur littéraire ne fait plus débat. Cette critique peut être entendue, mais elle me semble à la fois injuste et excessive. Injuste, car Yves Citton développe longuement une conception anti-essentialiste de la littérarité. Excessive, car elle pourrait laisser entendre que toute approche réellement pragmatique devrait toujours se préoccuper du caractère contesté de la littérature. Or, reconnaître, comme le faisait déjà Genette dans *Fiction et diction* (1991)<sup>18</sup> que la littérarité résulte de conventions et d'accords variables dans le temps et dans l'espace est déjà significatif d'une approche « pragmatique », qui fait de l'objet littéraire une construction dépendante de processus de valorisation et de pactes de lecture. Aller au-delà de cette seule reconnaissance et enquêter sur les mises en crise de la littérarité, comme le fait par exemple Christophe Hanna dans *Nos dispositifs poétiques* (2010), est un choix théorique judicieux, mais qui ne me semble pas pouvoir se réclamer du seul désir d'être *authentiquement* pragmatique. Pour le dire autrement, il me semble que la revendication d'une posture

---

<sup>17</sup> Je m'inspire également du geste de Mathieu Larnaudie, qui repart de cette distinction d'Agamben dans son texte « Propositions pour une littérature inculte » (2009).

<sup>18</sup> Dans ce texte, Genette considère qu'un texte peut être qualifié de « littéraire » en fonction de deux types de critères : un critère dit *constitutif* qui s'attache à repérer des thèmes, conventions, genres et styles proprement poétiques, et un critère *conditionnel* qui peut accueillir des proses ni fictionnelles, ni poétiques – à l'instar de textes de Pascal, Michelet ou encore Blanchot – en fonction d'appréciations esthétiques toujours révocables.

pragmatique ouvre un vaste espace de travail dans lequel chaque théoricien s'oriente toujours par choix.

### **Efficacité**

Quittons cette question de la littéarité, pour en venir à celle de l'efficacité des textes qui, dans la perspective de Citton comme de Macé, est conditionnée par le caractère sinon sacré, du moins *exceptionnel* de la littérature. Sur ce point, la critique de Jean-François Hamel me semble parfaitement justifiée. En effet, Marielle Macé comme Yves Citton mobilisent le vocabulaire de la distance, de l'écart, de la latéralisation ou encore du « sas » pour décrire les pratiques de lecture. Ils restent ainsi en prise avec un paradigme « esthétique » ou « interprétatif » dans lequel la littérature puise sa force du pas de côté qu'elle fait par rapport au monde. Cette ambiguïté, Yves Citton l'assume d'ailleurs sans véritablement la résoudre. Il semble au contraire admettre que cette « stase esthétique » ou que cette « vacuole protectrice » (2007 : 487) est requise par le travail critique d'interprétation.

Il admet certes que certains objets n'induisent pas cette approche – ainsi quand Jean-François Bory recopie et publie les quatre premières strophes du *Bateau ivre* de Rimbaud<sup>19</sup>, il est probablement plus intéressant d'en interroger le geste technique, directement rivé au champ pratique, que de vouloir en interpréter le sens par une quelconque forme de distanciation. Mais à sa manière, Citton semble défendre que le paradigme d'une interprétation, opérant par distance et actualisation, demeure valide pour la majorité des œuvres littéraires.

De ce point de vue, sa posture permet de problématiser celle de Jean-François Hamel, qui refuse que le lecteur ou le critique s'extrait des vicissitudes quotidiennes. On comprend bien l'intérêt de considérer que nul n'est jamais vierge de déterminations, que tout lecteur, expert ou non, est toujours lié à des savoirs et des besoins dictés par sa situation dans le champ social et économique. Dès lors, refuser le divorce entre l'*otium* et le *negotium*, comme le fait Jean-François Hamel, permet de problématiser la position qu'occupe tout intellectuel dans le champ social.

Mais que devient l'interprétation de texte une fois refusé le dégagement ou l'écart qu'elle se ménage à la vie ordinaire ? Le critique doit-il se résoudre à embrasser un paradigme infra-esthétique, toujours focalisé sur les ancrages pratiques des textes ?

En interrogeant les liens entre la littérature, son efficacité et sa distance à un ensemble de déterminations auquel on tente de la soustraire minimalement ou dans lequel on assume de la

---

<sup>19</sup> Je reprends cet exemple à Christophe Hanna dans *Nos dispositifs poétiques* (2010 : 119-122).

plonger pleinement, le pragmatisme questionne, à nouveaux frais, la place de l'intellectuel et la pertinence de ses pratiques.

### **Interdisciplinarité**

J'en viens à la dernière forme de sacralisation, la moins légitime à mes yeux, à laquelle s'adonnent Marielle Macé et Yves Citton. Dans leurs deux ouvrages plus politiques, *Mythocratie* et *Styles*, ils sacrifient au présupposé presque romantique d'une supériorité de la littérature sur d'autres champs du savoir. Ainsi, dans *Styles*, Marielle Macé ne cesse d'affirmer le privilège (2016 : 48, 284) de la littérature sur la philosophie et la sociologie pour penser les formes de vie : bien avant la sociologie d'Erving Goffman, les romans de La Bruyère, Stendhal ou Proust auraient mis l'accent sur les rituels de présentation de soi (2016 : 181), anticipant les sciences humaines, Balzac aurait analysé avec acuité le fonctionnement d'une vie sociale de plus en plus distinctive, plus finement que tout essai théorique, les poèmes de Baudelaire auraient rendu compte de l'irritabilité de la vie dans les villes modernes.

Cette stratégie presque corporatiste de valorisation de la littérature n'est pas étrangère à la démarche d'Yves Citton. Déjà dans *Lire, interpréter, actualiser*, il reconnaissait d'immenses pouvoirs à la littérature – observatoire privilégié des logiques de *soft power*, espace de résistance à l'économie de l'attention, apprentissage critique contre toute forme de sectarisme. Dans *Mythocratie*, il prolonge cette approche, convoquant par exemples les personnages de *Jacques le fataliste* qui illustreraient certains de nos modes de régulation sociale avec, je le cite, « bien plus de grâce, de légèreté, de précision et de virtuosité que ne peuvent l'espérer nos lourdeurs théoriques » (2010 : 13).

Ce privilège accordé au champ littéraire renoue avec une perspective romantique, qui paraît bien peu pragmatique, et surtout, peut-être, anachronique – puisqu'elle fait fi de la situation institutionnelle et médiatique difficile, ou du moins fragile, dans laquelle se trouve la littérature. De ce point de vue, la perspective développée par Florent Coste dans *Explore* (2017) me paraît plus convaincante. Prenant acte du climat d'anti-littérature qui domine actuellement, il appelle à un rapprochement tactique entre littérature et sciences sociales, renonçant aux réflexes « autonomistes et souverainistes »<sup>20</sup> par lesquels le champ littéraire a

---

<sup>20</sup> « [...] il faut se risquer à la dé-définition de la littérature et au décloisonnement des champs, pour forger, à bonne distance des réflexes autonomistes et souverainistes, des alliances discursives, médiatiques et disciplinaires avec d'autres secteurs de la société civile, dont la littérature a été longtemps tenue éloignée. Comme on le verra, ce livre milite même, à contre-courant de la vieille concurrence qui oppose depuis la fin du XIXe siècle l'écrivain intellectuel et le *social scientist*, pour un rapprochement tactique entre les études littéraires

longtemps voulu asseoir sa supériorité sur les sciences humaines – mais peut-être nous en parlera-t-il lors de notre prochaine séance<sup>21</sup>.

### 3. Exceptionnel/Ordinaire

J'en viens à ma dernière dichotomie, celle de l'exceptionnel et de l'ordinaire, qui semble véritablement arrimée à la tradition pragmatique depuis, au moins, les thèses développées par John Dewey dans *L'Art comme expérience* (1924). Dans ce texte, Dewey défend qu'il n'y a pas de différence de nature entre l'expérience artistique et l'expérience ordinaire, mais seulement une différence de degré d'intensité. Il pose ainsi les jalons d'une esthétique pragmatique qui ne survivra pas véritablement en tant que doctrine constituée (Cometti, 2000), mais continuera d'infuser au travers d'une vision non-ségrégationniste de l'art : l'art se définit au sein de rapports sociaux, son intelligence lui vient des interactions qu'il entretient à nos quotidiens, son efficacité n'est que l'envers de son ancrage dans nos habitudes.

Toutes ces choses ont véritablement traversé mon propos, mais je voudrais faire droit à l'attention au quotidien, à l'ordinaire voire à la petitesse qu'elles suggèrent. Cette attention me semble porteuse d'enjeux esthétique – lorsqu'elle valorise les appropriations de lecteurs communs contre les interprétations savantes – mais aussi d'enjeux éthiques – lorsqu'il s'agit de savoir comment décrire cet ordinaire.

Ces ambivalences sont particulièrement remarquables chez Marielle Macé. En s'intéressant aux pratiques de lectures d'un certain nombre d'écrivains, elle prête le flanc à la critique, qui lui reprochera, comme le fait Jean-François Hamel, d'universaliser les manières de lire de quelques lecteurs savants. Pourtant, Marielle Macé a tenté de précéder ce reproche : il s'agit d'abord pour elle de mettre en évidence des pratiques à la fois divergentes et singulières, dans lesquelles tout lecteur non-savant est censé pouvoir se reconnaître. Par ailleurs, elle assume que Proust, Barthes, Sartre ou encore Ricœur – ces écrivains, critiques et autres experts du domaine littéraire – généralisent effectivement un mode de lecture qui leur est propre, mais elle y voit moins un geste de violence symbolique qu'une puissance de singularisation engageant des valeurs. Dans un même mouvement, elle renvoie Bourdieu et Rancière dos à dos : contre Bourdieu, elle fait valoir la positivité et la puissance de possibilisation à l'œuvre

---

et les sciences sociales [...]. Ce rapprochement mène à considérer les études littéraires comme solubles au sein des sciences sociales et à une convergence politique entre œuvre littéraire et enquête de sciences sociales, dans un contexte scientifique, politique et écologique où les partages entre deux (ou trois) cultures n'ont plus guère de pertinence » (2017 : 21-22).

<sup>21</sup> Florent Coste interviendra dans le cadre du séminaire « Les chemins actuels de la critique (1968-2018) », dirigé par Laurent Demanze et Jérémie Majorel, lors de la séance du 24 novembre 2017.

dans ces lectures savantes ; contre Rancière, elle refuse l'optimisme qui oppose frontalement l'intelligence des appropriations multiples à toute lecture d'autorité.

On touche ici à l'un des enjeux qu'une perspective pragmatique relance à toute théorie de la lecture : : s'intéresser au lecteur « commun » serait-il l'aboutissement d'une tendance pragmatique des théories de la lecture à préférer progressivement le lecteur « réel » – à la fois sujet et agent, entité psychique et éthique – au lecteur idéal ou structurel<sup>22</sup> ? Qui serait ce lecteur commun ? Où le trouve-t-on ? Et surtout, s'y intéresser nécessite-t-il de renoncer à discuter d'usages savants ?

Dans *Façons de lire, manières d'être*, Marielle Macé cherche donc un point d'équilibre entre des pratiques de lecture à la fois singulières et savantes, et des manières de lire potentiellement ordinaires, sans renoncer ni à l'intérêt ni à l'intelligence des premières.

\*

Marielle Macé m'amène ainsi à poser ma dernière question, celle par laquelle je voudrais conclure : quelle place assigner dans la cité à la littérature, et à ceux qui l'étudient et l'enseignent, une fois admis, de manière pragmatique, qu'elle soit le lieu de pratiques à la fois collectives, profanes et ordinaires ? Cette triple reconnaissance oriente toute une sensibilité contemporaine qui s'affronte à penser les articulations entre l'apparente réclusion de la lecture et un imaginaire partagé, qui hésitent entre l'inventivité des interprétations profanes et la spécificité de la critique savante, qui tâtonnent entre la défense corporatiste et la désacralisation la plus radicale.

J'espère avoir montré que ces interrogations et les réponses qu'elles suscitent n'ont rien d'évident, qu'elles mettent en jeu des difficultés et qu'elles requièrent de nouveaux équilibres entre les auteurs et les traditions (le pragmatisme, l'herméneutique, la philosophie politique). Ni radicalement nouveau ni toujours déjà là, c'est peut-être là l'un de ces chemins actuels de la critique.

---

<sup>22</sup> Comme l'ont fait par exemple Michel Picard, Vincent Jouve ou même Paul Ricœur (Voir Estelle Mouton-Rovira, [à paraître]).



## BIBLIOGRAPHIE

- AGAMBEN Giorgio, *Homo Sacer, Le Pouvoir souverain et la vie nue*, I, Seuil, 1997.
- BOUVERESSE Jacques, *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, coll. « Banc d'essais », Agone, 2008.
- CITTON Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Éditions Amsterdam, 2007.
- CITTON Yves, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Éditions Amsterdam, 2010.
- COMETTI Jean-Pierre, « Art et expérience esthétique dans la tradition pragmatique », *Revue Française d'Études Américaines* [En ligne], n°86, octobre 2000.
- COSTE Florent et MONDEME Thomas, « L'ordinaire de la littérature. Des bénéfiques pragmatistes dans les études littéraires », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], n°15, 2008.
- COSTE Florent, *Explore. Investigations littéraires*, Éditions Questions Théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2017.
- DETAMBEL Régine, *Les Livres prennent soin de vous. Pour une bibliothérapie créative*, Actes Sud : 2015.
- ENGEL Pascal et RORTY Richard, *À quoi bon la vérité ?*, Grasset, 2005.
- GEFEN Alexandre, « "Retours au récit" : Paul Ricoeur et la théorie littéraire contemporaine », *Fabula / Les colloques*, L'héritage littéraire de Paul Ricoeur, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document1880.php>, 2013.
- GENETTE Gérard, *Fiction et diction*, Seuil, coll. « Poétique », 1991.
- HAMEL Jean-François. « Émanciper la lecture. Formes de vie et gestes critiques d'après Marielle Macé et Yves Citton », *Tangence*, n° 107, 2015.
- HANNA Christophe, *Nos Dispositifs poétiques*, Éditions Questions Théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2010.
- JENNY Laurent, « Du style comme pratique », *Littérature*, n°118, 2000.
- JENVREY Dominiq, *Théorie du fictionnaire*, Question théoriques, coll. « Forbidden beach », 2011.
- LARNAUDIE Mathieu, « Propositions pour une littérature inculte », *NRF*, numéro spécial centenaire, 2009.
- LAVOCAT Françoise, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Seuil, coll. « Poétique », 2016.
- MACE Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Gallimard, coll. « Les essais », 2011.
- MACE Marielle, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Gallimard, coll. « Les essais », 2011.
- MACE Marielle (sous la direction de), *Critique*, «Nous », n°841-842, juin-juillet 2017.
- MOUTON-ROVIRA Estelle, « Mises en scènes de l'interprétation et poétiques de la lecture dans *L'Auteur et moi* d'Éric Chevillard, *Comment faire disparaître la terre ?* d'Emmanuelle Pireyre et *Je suis une aventure* d'Arno Bertina », [à paraître en 2018 dans la revue *CONTEXTES*].
- RANCIERE Jacques, *Le Partage du sensible*, La Fabrique, 2000.
- ROSANVALLON Pierre, *Le Parlement des invisibles*, coll. « Raconter la vie », Seuil, 2014.
- RICŒUR Paul, *Temps et récit*, III, *Le Temps raconté*, Seuil, 1991.
- RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Points, 2015 [1990].
- RUFFEL Lionel et ROSENTHAL Olivia, *La littérature exposée. Les écritures contemporaines hors du livre*, *Littérature*, n°160, 2010.
- SCHAEFFER Jean-Marie, *L'art de l'âge moderne. L'esthétique et la philosophie de l'art du XVIIIe siècle à nos jours*, Gallimard, coll. « Les essais », 1992.